

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

profiter, si possible, mes compatriotes, hélas ! trop portés à courir de périlleuses aventures et pas assez convaincus du bonheur relatif, incomparable presque, dont on jouit dans notre cher pays, au sein de nos paisibles campagnes, à l'ombre de nos pieux clochers et de la croix qui surmonte nos dernières demeures.

On ne comprend pas bien en Canada tout ce qu'on perd, presque toujours, à laisser un pays comme le notre, et de quelle hauteur de sentiment, de quelle valeur morale descendent le plus grand nombre de nos compatriotes exilés, volontaires sur la terre étrangère !

XXXIII

UNE TRISTE HISTOIRE.

Un assez grand nombre de nos compatriotes sont allés en Californie depuis l'année 1849; ils ont parcouru tous les recoins de cette terre lointaine, ils en ont fouillé les sables; mais un infiniment petit nombre a pu rapporter quelque chose en compensation de toutes ces peines, de tout ce travail et de toutes les misères qu'ils ont enduré. Il semble que Dieu, qui a comblé notre heureux pays de tant de bénédictions dans son heureuse médiocrité matérielle qu'ont vantée les poètes et que chérissent les sages (*aurea mediocritas*), il semble que Dieu ne veuille pas bénir l'expatriation des canadiens, et c'est encore là un coup de sa bienveillante Providence pour nous.

Parmi tous ces Canadiens exilés d'eux mêmes en Californie, les uns ont péri, le plus grand nombre est revenu les mains vides; mais les plus véritablement à plaindre sont ceux qui sont restés: il n'y a que peu d'exceptions à cette proposition que j'énonce. Je dis véritablement à plaindre parceque presque tous ont

vu s'éteindre ou s'affaiblir en eux ces principes et ces maximes qui leur avaient été enseignées par une mère chrétienne, ont vu s'anéantir ou diminuer ces sentiments du cœur et de la nature plus enviabiles que les dons de la fortune.

Des pères et des fils de famille, partis pour la Californie, ont, là, oublié leur épouses, leurs enfants, leurs vieux parents, pour trainer loin de toutes les affections du ciel et de la terre une existence aussi misérable que méprisable.

Parmi ceux qu'entraînait vers la Californie la fièvre aurifère de 1849 était un homme jeune encore, habitant une paroisse du diocèse de Montréal, où il vivait dans une honnête aisance, heureux époux d'une aimable et excellente femme et père de quatre charmants enfants, un petit garçon l'aîné de la famille et trois filles.

La lecture de journaux, ventant sans cesse la Californie, faisant des descriptions fascinatrices de ce pays lointain, avait monté la tête de ce malheureux. Ce fut en vain que la jeune femme combattit le projet de départ qu'il avait fini par avouer à son inquiète autant que légitime curiosité ; ce fut en vain qu'elle pria et supplia ; ce fut en vain qu'elle pleura ; ce fut en vain que les enfants instruits par leur mère

essayèrent de s'attacher à leur père pour le retenir ; ce fut en vain que l'influence et les conseils de personnes respectées et jusque là écoutées avec un religieux respect, parmi lesquelles comptait le vénérable curé de la paroisse, ce fut en vain que ces conseils et ces influences furent mis en œuvre par la pauvre femme ! Tout fut inutile ! Celui que j'appellerai Rodolphe partit pour la Californie.

Il vendit à vil prix le patrimoine de ses ancêtres et l'héritage de ses enfants, puis, donnant une moitié du produit à sa femme désormais seule chargée du soin de sa famille, il partit avec le reste.

—Au moins, Rodolphe, lui disait sa femme à travers les sanglots du dernier embrassement, au moins n'oublie pas le Bon Dieu et pense à nous.... Evite les mauvaises compagnies..Ecris-moi souvent... Et puis, dis-moi, ah ! dis-moi que tu reviendras bientôt !

Le 15 octobre 1849, Rodolphe tournait le dos au clocher de sa paroisse, il laissait sa famille, perdait de vue le cimetière où reposent ses pères, et commençait le grand voyage de la Californie ; quelques jours après il s'embarquait sur le navire *Le Pohattan*. A la suite d'une longue traversée et le passage du Cap

Horn, il abordait, dans le mois d'août 1850, sur le rivage de San Francisco. Ardent dans ses projets de fortune, il ne perdit pas de temps ; au bout de quelques jours il était à l'œuvre, fouillant les bones de la Sonora pour en extraire de la poudre d'or.

Tout entier à sa besogne, ne se donnant ni douceurs ni repos, exploitant un placer d'abord très productif, puis encore assez bon après les premiers travaux, Rodolphe amassait de la poudre et des pépites d'or. Il écrivait de temps à autre à sa femme ; mais il ne lui envoyait pas de secours, parcequ'il voulait emporter avec lui toute sa richesse. Quelles idées que celles qu'inspire la convoitise !

Il y avait déjà plus d'un an que Rodolphe travaillait sans relâche à sa fortune tant rêvée, lorsque le bruit de la nouvelle qu'on allait fêter à San Francisco l'admission de la Californie parmi les états de l'Union américaine se répandit dans les mines. Les compagnies de transport, les vendeurs de toutes choses distribuèrent à profusion, dans tout le pays, selon la coutume de nos voisins, des avertissements, des réclames et des invitations à se trouver au concours qui devait avoir lieu dans la métropole des côtes du Pacifique. Un grand nombre de mineurs se rendirent en effet à San Francisco pour l'occasion : Rodolphe, sollicité par des camarades et amis, s'y rendit aussi : son voyage, cependant, avait au fond un but plus sérieux que

celui d'assister au brouhaha de cette fête ; il voulait opérer ses dépôts d'or et, s'attendant à trouver une lettre de sa femme à la poste, désirait lui faire tenir quelques secours, attendu qu'il avait lieu de penser qu'elle en avait le plus pressant besoin ; car, en ce moment, Rodolphe était propriétaire de cinq mille piastres de poudre d'or. C'était énorme !

Rodolphe ne trouva pas de lettre à la poste, mais le vapeur de la malle était attendu. C'était le jour même de la fête d'admission de la Californie au nombre des étoiles américaines, devant compter comme la trente et unième de la constellation.

On tirait du canon, on lançait des pétards, on arborait des drapeaux, on faisait des promenades poudreuses dans les rues, on criait, on hurlait, le tambour cherchait à battre la mesure au sein de tout ce fracas, enfin c'était à ne rien comprendre, à ne rien distinguer dans ce brouillamini de bruits discordants. Rodolphe, veillant à son affaire, distingua cependant le canon du vapeur de la malle au milieu de tout ce tapage et il se rendit au Bureau de Poste, pour réclamer la lettre qu'il était certain d'y trouver ; mais il fallait faire preuve de tant de joie, en ce jour, que l'ordre avait été donné de tenir le

bureau fermé : force fut donc d'attendre au lendemain.

Que d'occasions de mal faire ne furent-elles pas offertes à notre infortuné compatriote, dans cette journée de folies et d'orgies ? Il résista ; mais cette résistance avait malheureusement pour principal motif le soin de son or, la conservation de son trésor, l'avarice.

Le lendemain de cette fête tumultueuse, Rodolphe put enfin voir s'ouvrir devant lui le guichet du Bureau de Poste et recevoir, en effet, la lettre qu'il attendait avec au moins autant de crainte que d'impatience.

La pauvre femme annonçait à son mari qu'elle était réduite à vivre de la charité de ses proches, qu'ayant longtemps souffert sans oser se plaindre elle et ses enfants avaient tant enduré de privations que tous, à l'exception de son fils, étaient plus ou moins malade. Elle pressait son mari de revenir et lui disait qu'un plus long retard ne pouvait manquer d'opérer la consommation de son existence, si malheureuse depuis qu'il avait laissé le Canada.

L'époux endurci à l'absence pleura, cependant, à la lecture de cette lettre ; mais il ne se rendit pas aux sollicitations si pleines de tendresses de la compagne de ses jours : il crut beaucoup faire en expédiant à sa femme mille piastres, c'est-à-dire le cinquième de ce

qu'il possédait lui, à elle qui restait chargée de leurs quatre enfants et qui seule endurait les tourments de l'absence, les ennuis d'un indigne abandon.

Mais il est au fond de la conscience de tout coupable, un gardien vigilant qui ne laisse pas en repos le transgresseur des lois du devoir ; ce gardien c'est le remord. Rodolphe en vain avait cru suffisant, pour apaiser ce gardien fidèle, d'aller déposer entre les mains de la Compagnie Adams mille piastres, que ces banquiers se chargeaient de faire parvenir au Canada à leurs risques et périls ! Le remord criait toujours :—Tu n'es qu'un misérable criminel !

Dans cette disposition d'esprit, tourmenté, inquiet, désireux de pouvoir se fuir lui-même, Rodolphe rencontra de prétendus amis qui l'entraînèrent dans un lieu de débauche. Une fois lancé sur cette pente glissante, étourdi par le vin, il accompagna ses affreux compagnons vers les tables funestes de l'Eldorado : il joua et perdit, joua de nouveau et perdit encore !

Quelques heures suffirent pour consommer presque sa ruine morale et matérielle. Pour comble de malheur, la première nouvelle qu'il apprit, en sortant du rêve ou plutôt de l'affreux cauchemar de l'orgie, fut la banqueroute totale de la Compagnie Adams, qui ruinait de fond en comble des milliers de pauvres mineurs, et enlevait à sa femme les mille piastres qu'il lui avait si parcimonieusement destinées. Dès ce

moment le cœur desséché de Rodolphe fut fermé à toute affection, il oublia sa femme, ses enfants, son pays, et jamais depuis il n'a écrit une ligne en destination du Canada. Ce qui s'est passé depuis dans le cœur de cet homme, nul ne le sait que Dieu et lui.

Notre malheureux compatriote retourna aux mines et bientôt on cessa tout à fait d'entendre parler de lui : on n'en entend même pas parler aujourd'hui ; si ce n'est à l'occasion du trait suivant, raconté par des canadiens revenus depuis de Californie et que je vais dire en peu de mots.

Douze ans s'étaient écoulés depuis l'arrivée de Rodolphe sur la terre de l'or : tout y était bien changé et le nombre des aventuriers qui venaient y chercher fortune dans les mines était considérablement diminué ; la société s'y était un peu régularisée et bon nombre des pionniers s'étaient fixés dans le nouvel état pour en faire leur patrie d'adoption. Le 15 septembre 1862, débarquait à San Francisco un jeune homme à la fleur de l'âge, grêle et d'une apparence malade, bien que portant dans tous ses traits les signes d'une grande énergie. Descendu à l'hotel de France, il avait à peine déposé sa malle qu'il prenait des informations sur le sort d'un canadien, établi depuis plusieurs années en Californie ; ce canadien dont s'informait le jeune homme c'était

Rodolphe, et ce jeune homme c'était le fils de Rodolphe, abandonné par son père alors qu'encore enfant.

Eugène, j'appellerai le fils de Rodolphe de ce nom, Eugène parcourut une partie des mines du Nord, apprenant bien, de fois à autre, quelque nouvelle, presque toujours peu favorables, de son malheureux père ; mais ne réussissant pas à découvrir le lieu actuel de sa résidence. Au fait Rodolphe semble avoir mené tout ce temps une vie errante et vagabonde, allant de placer en placer, s'attachant tantôt à telle compagnie de mineurs, tantôt à telle autre, évitant ses compatriotes, étant, en somme, on peut l'imaginer facilement, très malheureux et infiniment à plaindre à tous les points de vue.

Un français établi dans le pays, avait un jour, répondant aux questions que lui faisait Eugène, dit au pauvre jeune homme, sans connaître le motif de ses questions, qu'il avait tout lieu de croire que le canadien Rodolphe avait été tué par un parti de sauvages apaches, attendu qu'on avait cessé d'entendre parler de lui, à la suite d'un démêlé entre ces sauvages et une compagnie de mineurs dont Rodolphe faisait partie.

Le jeune homme, au sortir de cette conversation, s'était dirigé du côté du lieu occupé par les mineurs qu'on lui indiquât comme ayant été les compagnons

de son père. Un jour qu'épuisé de fatigues et désespérèrent presque de jamais pouvoir avoir d'indications précises sur le sort de l'auteur de ses jours, Eugène s'était arrêté sous un arbre pour se reposer, il vit venir à lui sur la route un homme dont l'aspect avait quelque chose d'assez peu rassurant : le jeune homme mit instinctivement la main sur la crosse du pistolet qu'il portait toujours sur lui, selon la coutume du pays.

L'étranger s'approcha d'Eugène et le salua, en lui adressant la parole en langue anglaise que le jeune homme parlait difficilement : s'apercevant de suite que son interlocuteur n'était point d'origine britannique, le nouveau venu renoua la conversation en français.

—Vous êtes français jeune homme, dit alors l'étranger, il n'est pas tout à fait sûr pour vous de voyager seul sur les routes de cette partie du pays.

—Je suis canadien, répondit Eugène, et je vous assure que, dans l'état d'esprit où je suis, les dangers que je puis courir ne m'affectent pas beaucoup ! Mais ne seriez vous pas vous même canadien, ajouta le jeune homme.

—Je l'ai été, répondit l'étranger avec une expression de figure étrange ; maintenant je n'ai point de patrie, j'habite, pour le quart d'heure, Grass Valley à quelque distance d'ici.

—Grass Valley ! mais c'est l'endroit où je me rends moi même. Monsieur, n'auriez-vous pas entendu

parler d'un de nos compatriotes du nom de Rodolphe que je cherche en vain, depuis déjà plusieurs jours de pénibles marches, et qu'on m'a dit mort.

—Que voulez-vous donc à ce Rodolphe ?

—Ce Rodolphe est mon père.

—Eugène ! . . . s'écria alors l'étranger, chez qui le cœur s'était réveillé tout à coup . . . Eugène, je suis Rodolphe, je suis ton père !

Et le père et le fils tombèrent dans les bras l'un de l'autre. Eugène annonça à l'indigne époux de sa mère la mort de celle qu'il avait juré d'aimer et de protéger toute sa vie, et la mort de ses petites sœurs qui avaient heureusement précédé la vertueuse femme dans la tombe et dans le Ciel. Il dit à Rodolphe que sa mère, sur son lit de mort, lui avait recommandé de tâcher de revoir son père et l'avait chargé de lui dire qu'elle lui pardonnait, et priait Dieu pour lui.

Rodolphe demanda pardon à son fils ; lui montrant ses cheveux devenus blancs, il lui dit :—Pardonne-moi, puisque seul de tous ceux que j'ai honteusement délaissés, tu es en position de me pardonner dans ce monde : tu sais combien j'ai été coupable ; examine ces cheveux blanchis avant le temps, ils te diront combien j'ai souffert.

Le malheureux père ne put se résoudre à revenir

au Canada.—Comment irai-je me présenter aux gens du pays et aux personnes de ma famille ; mais tout le monde me montrerait du doigt, on dirait de moi : —Voilà un homme qui a tué sa femme et laissé mourir ses enfants : un homme qui a foulé aux pieds tous ses devoirs et toutes ses affections !

Eugène ne voulait plus se séparer de son père ; tous deux se sont établis ensemble sur une terre des bords du Pacifique : ils vivent du produit de leurs champs, non pas dans l'opulence comme Rodolphe l'avait rêvé, mais à l'abri du besoin ! Cependant, ils ne sont pas heureux : le souvenir du Canada, dont ils sont oubliés les poursuit toujours, l'un comme un remord, l'autre comme un regret.

Ah ! si c'était l'histoire seulement d'un Canadien ; mais il y en a des centaines, des milliers, malheureusement qui, sans avoir tous de semblables atrocités à se reprocher, n'en sont pas moins coupables d'avoir abandonné, sans raisons valables, leur pays et leurs familles sans idée de retour.

Pour n'avoir pas eu le courage d'établir notre immense territoire de terres incultes mais fertiles, combien de Canadiens ne sont-ils pas allés exécuter, en pure perte pour eux et pour le compte d'étrangers, au profit d'un pays hostile à tout ce qu'ils doivent aimer, pour un peuple qui ne leur accorde pas même une ombre de sympathie en retour, combien dis-je ne sont-ils pas allés exécuter

des travaux autant et plus pénibles, endurer des privations autant et plus grandes que celles que les circonstances les plus précaires exigent d'un colon de nos nouveaux établissements.

Combien ne se sont-ils pas, eux et leurs enfants, condamnés, à l'étranger, au triste sort de toujours servir les autres, qui, avec la même somme de travail et de privations, auraient fondé un établissement de cultivateur indépendant sur le sol de la patrie.

Et si de l'ordre matériel des idées on passe à l'ordre moral, combien plus triste encore est la situation de beaucoup de nos compatriotes aux Etats-Unis ! Combien ont perdu la foi et déshérité leur pauvres enfants de l'héritage catholique que leur avait confié leurs ayeux ! Mes lecteurs ont pu se demander avec moi :—Comment vivent nos infortunés exilés volontaires ? Ils se demanderont comme moi avec encore bien plus de sollicitude :—Comment mourront-ils ? Ce qui est, après tout, la seule chose véritablement importante.

De quel deuil ne devait pas être inondé le cœur de tous les vrais canadiens, en assistant naguères, par exemple, à ce service funèbre célébré à Montréal pour le repos de l'âme des nombreuses victimes canadiennes, immolées dans la guerre civile des Etats-Unis. Ah !

nous tous enfants du Canada, n'oublions pas, ne désertons pas cette Patrie dont le pieux amour nous accompagne jusqu'au delà de la tombe.

Si ces lignes écrites par quelqu'un qui a tenté, inutilement comme tant d'autres, la fortune en pays étranger, par quelqu'un qui a vu, touché et senti les misères de l'expatriation, par quelqu'un qui n'a conservé aucune amertume contre le beau pays auquel il est allé demander de l'or, mais qui préfère son pays à tous les autres, si ces lignes peuvent seconder, si peu que ce puisse être, les efforts de notre digne clergé, de nos véritables patriotes dans la sainte croisade ayant pour but d'arrêter l'émigration de notre peuple, l'auteur qui les a tracées s'estimera heureux d'avoir acheté, par quelques années d'exil, l'occasion de n'être pas resté inutile à sa religion, à sa race et à sa patrie.

Rester au pays, retourner à l'admirable simplicité de nos ayeux, vivre de leur courageuse vie et mourir dans la seule vraie religion, avec l'espoir de ressusciter un jour pour la patrie de l'éternel bonheur ! Voilà le but que tout vrai canadien doit se proposer : le bonheur pour nous et nos descendants est là, et nulle part ailleurs !

Pleurons donc les absents, efforçons-nous de les faire revenir et tâchons tous de faire qu'il n'y ait plus, pour la famille canadienne, de ces lamentables séparations.

XXXIV

DÉPART DE LA CALIFORNIE.

J'avais dit adieu à des amis canadiens et à des étrangers, avec lesquels j'avais passé l'hiver dans les mines du Nord et surtout à M. Nault, un excellent jeune homme que j'avais soigné dans une sérieuse maladie qu'il fit à la suite d'une excursion pénible et périlleuse, exécutée dans l'intérieur nord de la Californie.

L'année 1852 devait être pour les mineurs une année abondante, on avait exploré de riches placers nouveaux et les pluies de l'hiver avaient aidé les travaux de lavage. Un grand nombre de mineurs, comptant parmi les favorisés du sort, revenaient de leurs placers et avec l'espoir de revoir bientôt leurs pays : un beaucoup plus grand nombre d'autres, malheureux jusque là, voyant briller devant leurs yeux l'espoir d'une meilleure chance restaient aux mines pour continuer leurs travaux. Pour moi, l'idée de revenir en Canada, le besoin du retour s'étaient tellement emparé de mon être que rien n'eût pu me

retenir plus longtemps en Californie. Ce n'est pas pourtant, que je n'eus pas d'admiration pour ce pays, tant favorisé de la nature et duquel j'ai conservé un agréable souvenir : ce n'est pas non plus que je n'eus pas de gout pour cette vie aventureuse au sein d'une grande nature, dans toute la liberté d'une vie primitive menée au milieu de ces forêts séculaires, sous un climat délicieux ; mais c'est que notre nature canadienne est belle aussi, que je sentais le prix des affections de familles, des douces influences de notre vie de paroisse : .. c'est qu'enfin rien n'est beau comme son pays !

J'avais donc quitté les mines californiennes pour ne jamais plus les revoir ; à l'appel de mes bons parents, je me disposais à reprendre le chemin de la patrie. Je m'étais associé pour compagnon de voyage un jeune monsieur obligé de laisser la Californie pour cause de mauvaise santé, George Weelks était le nom de ce jeune monsieur et nous devions prendre passage à bord du *Golden Gate*, un nouveau vapeur récemment engagé sur la route de San Francisco à Panama.

Nous descendîmes à San Francisco à l'hôtel d'un canadien, M. Belleau, qui avait donné à sa maison le nom d'hôtel Saint François. M. Belleau faisait d'excellentes affaires : il était marié, depuis quelques années, à une jeune créole de la Nouvelle Orléans qui lui avait déjà fait don de trois charmants enfants.

Nous reçûmes de ces aimables gens, pendant les quelques jours que nous eûmes à passer dans la cité californienne, une hospitalité toute de famille, qui formait un contraste fort agréable pour nous avec le genre de réception usité dans les pensions américaines en général.

A cette époque, il n'en était pas comme aux premières années de l'immigration californienne ; que tout arrivait dans le pays sans que presque rien autre chose que de l'or en sortit ; que les nombreux navires, venus chargés de passagers, restaient mouillés en rade ou abandonnés à la côte, faute de passagers et de chargement pour le retour ; que dis-je, souvent faute d'équipage pour les manœuvrer. A l'époque de mon départ, les vapeurs d'Aspinwall, les navires du Cap Horn, les caravanes des prairies amenaient bien encore des masses de chercheurs d'or ; mais les mêmes moyens de transport étaient mis à contribution pour le retour de milliers de mineurs qui, heureux ou malheureux, regagnaient leurs foyers et retournaient au sein de leurs familles. A peine les navires à voiles et les vapeurs avaient-ils débarqué sur les plages de la Californie la foule de leurs passagers, qu'ils se trouvaient de suite encombrés de voyageurs pour retour. Les routes de Panama et de San-Juan-del-Sud, surtout, se disputaient l'honneur de donner passage au plus grand nombre de voyageurs

californiens. On avait organisé entre le port de Panama et celui de San Francisco une ligne de vapeurs qui, chaque semaine, emportaient, dans les deux directions opposées, des centaines de voyageurs.

Bientôt une ligne rivale était venu disputer à celle que je viens de mentionner sa part de besogne, avec force reclames et des promesses magnifiques : à en croire les affiches, dont les américains sont si prodigues et dans lesquelles la vérité n'est pas la perle qui brille du plus bel éclat, tout était à souhait sur la ligne du Nicaragua, on y trouvait confort, vitesse et sûreté ce qui n'a pas empêché les gens d'y faire de fréquents et de désastreux naufrages. Mais en Californie on n'y regardait pas de très près, et la nouvelle ligne eut de suite presque autant à faire que l'ancienne : je dis l'ancienne parce que, dans ces contrées, une chose qui a duré quelques années est déjà ancienne, quand elle n'est pas déjà arrivée à la décrépitude.

Le *Golden Gate* (la porte d'or) venait d'arriver pour la première fois en Californie, ce navire appartenait à la première compagnie dont je viens de faire mention, il devait partir de suite pour Panama : c'était un énorme vapeur à trois ponts ; plus de huit cents passagers, dont j'étais un, avaient retenu leur place à bord de ce colosse des mers.

Pour la dernière fois, je pressai la main de mes amis

californiens ; car j'allais dire à cette contrée un éternel adieu ; j'allais laisser au moment de sa transformation la ville de San Francisco, hier un lieu sauvage et inhabité, alors encore, une espèce de campement cosmopolite et désormais une grande ville, la métropole commerciale du Pacifique.

Une tempête avait tenu la mer agitée pendant plusieurs jours ; mais le jour de notre départ le calme s'était fait et ce fut par le plus beau temps du monde que notre vapeur laissa le port de San Francisco, pour se lancer sur l'océan aplani de sa surface qui miroitait au soleil.

Les canadiens alors à San Francisco et une foule d'autres nationaux étaient venus reconduire leurs amis sur le quai, et nous souhaiter une heureuse traversée et un heureux retour au pays. Pour moi j'abandonnais en Californie toutes mes espérances trompées, toutes mes déceptions, j'oubliais mes fatigues pour n'emporter de mes courses aventureuses qu'un souvenir et un peu d'expérience chèrement achetée. J'étais arrivé dans le pays de l'or en chercheur d'une fortune que je n'avais pas trouvée, je voulais m'en retourner en voyageur, dont les cartons peuvent au moins faire les frais de quelques récits de coin du feu.

XXXV

UN MONSTRE ET SA VICTIME.

Le *Golden Gate* venait de laisser le quai, sur lequel une foule immense était réunie, lorsque nous fûmes témoins d'une scène qui est encore un trait de mœurs de cette époque de l'histoire de la Californie : non pas que je veuille dire que le monstre qui en fournit le sujet eut beaucoup d'imitateurs ; mais on peut le prendre comme type d'une classe, alors et là, malheureusement trop nombreuse.

Un homme arrivait en courant sur le bord du quai, au moment où nous n'en étions encore séparés que par un espace de quelques pieds, en criant :—*Sarah ! Sarah !* et demandant avec des vociférations atroces qu'on accostât le navire pour lui rendre sa femme. Le capitaine ne fit aucune attention à cet homme ; mais les passagers voulurent connaître quelque chose de l'histoire qu'indiquait un pareil appel. On découvrit bientôt, blottie dans un coin, une jeune femme pressant dans ses bras deux charmantes petites filles de six à dix ans : les trois pauvres créatures fondaient en larmes.

Pour arracher cette femme aux regards et aux questions de la foule des passagers, elle fut confiée aux soins charitables d'une famille qui avait pris passage à bord. Nous apprîmes bientôt que cette femme fuyait le déshonneur qu'un mari ivrogne, joueur et brutal voulait exploiter au profit de ses sales passions. Sur de fausses représentations, il avait engagé cette infortunée à venir le rejoindre à San Francisco, où elle ne resta que quelques jours pour la raison que je viens d'énoncer. La malheureuse s'était jetée avec ses deux enfants sur le pont du navire qui l'emportait en ce moment, et son misérable mari n'avait découvert cela qu'au moment où il arrivait, heureusement trop tard, pour réclamer sa victime.

La plume ne saurait peindre la désolation de cette pauvre femme ; les plus insensibles parmi les passagers (et il y en avait, je prie le lecteur de me croire, dont le cœur était muni d'une croute fort épaisse), les plus insensibles en étaient profondément émus. Ses sanglots allaient quelquefois jusqu'aux cris et aux convulsions. Elle tomba malade dans la nuit du sixième jour de notre voyage d'une fièvre brûlante : ses deux petites filles s'attachaient au lit de la jeune malade et la caressaient ; elle pleurait alors et recommandait à Dieu et aux hommes ses chers et malheureux enfants.

Enfin, la nature épuisée succomba : au bout de

quelques jours, la pauvre Sara rendit son âme à son Créateur, pour aller recevoir la récompense d'une vertu si terriblement éprouvée. Ce fut une triste scène que celle qui se passa lorsqu'il fallut arracher les deux orphelines, Caroline et Marie, de la cabine où reposait en ce moment le cadavre de leur mère, pour donner à cette dépouille la sépulture de la mer.... Presque tout le monde pleurait, quand on fit glisser sur la planche funéraire le corps de l'infortunée et qu'on entendit, du pont du vapeur mis au repos, le bruit de l'eau qui s'ouvrait et se refermait, pour engloutir les restes de cette victime.

Je dirai de suite que les petites orphelines furent traitées avec soin et confiées aux mains de personnes charitables, à leur arrivée à New York, pour être remises à la famille de la pauvre Sara, heureusement en état d'en prendre charge.

Je vais reprendre maintenant où je l'ai laissé, c'est à dire au premier jour du voyage, le fil de mon récit interrompu par ce pénible épisode ; car c'est ainsi que notre existence est faite, la vie et la mort, la joie et la douleur, le calme et la tempête se touchent ; de la scène déchirante que je viens d'esquisser faiblement je vais passer aux impressions douces ou gaies, sérieuses ou plaisantes d'un trajet sur mer.

XXXVI

LE VOYAGE.

Le vapeur nous emportait avec rapidité ; le soir nous touchions à un petit port du Mexique, Monterey, où les malles furent échangées en un instant, après quoi nous reprîmes notre course, en labourant profondément les vastes plaines de l'Océan. Je prenais plaisir à contempler le sillon du navire, et à voir refermer les ondes.

Nous naviguions en vue des côtes tourmentées de ces lointains rivages ; les baies, les pointes, les promontoirs disparaissaient les uns après les autres dans le lointain. Les montagnes de l'intérieur semblaient aussi fuir devant nous, par une marche plus lente ; c'était comme deux caravanes immenses défilant sous nos yeux d'un pas inégal.

Quelquefois la fumée de quelque habitation de pêcheur venait nous révéler l'existence de l'homme au milieu de cette nature qui semblait, en général, une vaste solitude : le soir nous apercevions, de temps en temps, la noire fumée ou la vaste flamme de

quelque volcan en travail. Puis, quand vint la nuit plus sombre, la phosphorescence de la mer nous permettait de suivre de l'œil le passage de ces énormes poissons du genre des voraces et surtout des requins, qui fourmillent dans ces parages.

Mon compagnon, M. Weelks, et moi passâmes une partie de la nuit à contempler ce grandiose spectacle. Qu'est-ce donc qui nous fascine dans ces rêveries ? Quel est donc le charme qui attire nos regards et nos esprits vers ces vastes horizons, si ce n'est le désir insatiable dont le cœur de l'homme est travaillé pour l'infini ! Oui, c'est là une aspiration de notre être vers son véritable but.

Le sixième jour de notre départ, une obstruction de la pompe de la machine à vapeur vint, d'abord, ralentir notre marche, qui bientôt fut tout à fait interrompue : le vapeur, au repos de ses roues, semblait dormir sur la surface claire et unie de l'onde : il était poussé insensiblement par les courants vers la côte, dont nous étions à très petite distance. Le navire ne fut arrêté par ses ancres qu'au moment de toucher le rivage ; car il n'y avait aucun danger de ce côté. Nous restâmes ainsi toute une demi-journée, que les mécaniciens du *Golden Gate* employèrent à réparer l'avarie.

La mer en cet endroit, comme sur toutes ces côtes du reste, était d'une transparence telle que nous pouvions distinguer les objets à plusieurs brasses de profondeur. Du pont de notre navire nous voyions les polypes et les araignées de mer dont le fond était littéralement couvert. Nous voyions aussi des troupes de requins prendre leurs ébats autour de nous, attendant quelque proie à dévorer.

Le boucher du *Golden Gate* eut alors la cruelle idée de nous donner un spectacle analogue à celui des combats de bêtes, que les empereurs donnaient au peuple de l'ancienne Rome, dans ces immenses amphithéâtres dont la ville éternelle conserve encore les superbes ruines.

Il y avait, parmi les bœufs vivants embarqués pour l'abattoir du bord, un pauvre animal malade, devenu par sa maigreur impropre à la boucherie : le boucher fit précipiter la pauvre bête toute vivante à la mer. La lourde charpente du bœuf n'avait point touché l'eau, que l'on vit une foule de requins de toutes les dimensions fendre l'onde comme des flèches, pour prendre chacun leur part de cette proie, que leurs yeux vigilants avaient vu partir du haut du pont du navire.

Le bœuf plongea à une grande profondeur dans sa chute ; en revenant à la surface il poussait des beugle-

ments à faire trembler, que répétaient les échos des rives voisines. L'animal environné de requins qui l'attaquaient de toutes parts, se mit à nager vers la côte ; mais il n'avait pas fait quelques pieds, pour s'éloigner du navire, que l'eau était déjà rougie de son sang : les requins le déchiraient à belles dents, et bientôt il fut mis hors d'état de faire le moindre mouvement. Les brigands qui le dépeçaient ainsi tout vif luttèrent les uns contre les autres, se bousculaient, c'était à qui enlèverait un lambeau de chair au pauvre animal, dont la carcasse palpitante s'enfonçait dans la mer poursuivie et entraînée, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, par les requins.

Cette curée sanglante avait attiré, dans le cours du temps assez long qu'elle dura tant à la surface qu'au fond de l'eau, un nombre incroyable de requins de toutes grandeurs ; il y en avait de tout petits, agiles et acharnés comme des diabolins, et il y en avait que les marins nous dirent n'avoir pas moins de vingt pieds de long. Il fallait les voir s'élancer avec fureur puis tourner leur corps grisâtre au moment de toucher leur proie, afin de la saisir ; car telle est la construction de leur mâchoire que ce mouvement leur est indispensable.

Tout est spectacle pour l'homme, et il fallait voir avec quelle avidité les passagers du *Golden Gate* s'amusaient de celui-ci. Quelquefois je songeais que

des hommes sont assez souvent la victime de ces tigres de la mer dans ces parages et je disais, en regardant les restes déchiquetés du pauvre animal : — voilà pourtant comment ces gueux de requins traitent les dépouilles mortelles de tous les malheureux qui meurent sur l'océan : je ne me doutais pas, cependant, en ce moment, que la pauvre jeune femme dont j'ai raconté plus haut l'histoire allait être, en peu de jours, une de ces proies humaines de l'avidité voracité des requins.

Le soir le *Golden Gate* reprenait sa course rapide, pour arriver le lendemain dans la nuit en vue de la baie d'Acapulco.

XXXVII

ACAPULCO.

Notre capitaine, qui avait à faire un assez long relais à Acapulco, aurait bien voulu entrer de suite dans le port ; mais la nuit était obscure et brumeuse, de plus, la rade sûre et commode est cependant d'un accès assez difficile ; force lui fut donc d'attendre le jour et ce ne fut que vers les cinq heures du matin que nous pûmes nous aventurer dans l'étroit goulet qui mène dans la baie, à la faveur d'une brise du large qui vint dissiper la brume.

Nous parcourions à toute vapeur l'espèce de canal creusé par la nature à travers des rochers abruptes, jusqu'au détour, endroit où les navires sont obligés de tourner sur eux-mêmes, pour pénétrer dans la rade, dont l'entrée intérieure est commandée par une forteresse dont les canons prennent le canal en enfilade.

Acapulco est un port mexicain. La rade peut avoir environ deux lieues de circonférence, entourée qu'elle est de hautes montagnes dont les pentes

viennent se perdre dans une plage sablonneuse qui borde les contours de la baie. La ville est à droite en entrant, dominée du côté du sud par la forteresse dont je viens de dire un mot.

Cette rade, d'un bon mouillage abrité de tous côtés, est fort fréquentée par les navires à voiles qui viennent y renouveler leurs approvisionnements, et surtout, leurs provisions d'eau douce, et par les vapeurs qui viennent y prendre du charbon.

Le canot du *Golden Gate* avait réveillé les échos des montagnes voisines, et la vue de notre grand vapeur avait attiré sur la rive une partie de la population, qui retire d'assez bonnes aubaines de ces navires encombrées de passagers.

A peine l'ancre avait-elle mordu le fond de la baie que la plupart des passagers étaient déjà descendus dans des chaloupes, se dirigeant vers la terre, ou une nuée de petits mexicains, la plupart de race aborigène, nous attendait pour nous offrir en vente qui des fruits, qui des curiosités du pays.

Le paysage est admirable à Acapulco ; les maisons sont situées au milieu de bouquets de cocotiers et de palmiers qui dominant, en se mirant dans l'eau, cette étrange végétation mexicaine qui tapisse le sol.

Notre navire devait passer toute la journée à Acapulco pour renouveler sa provision de charbon : aussi eûmes nous tout le temps nécessaire pour visiter

cette charmante ville mexicaine, et pousser même quelques excursions dans les environs.

La première occupation des centaines de passagers du *Golden Gate*, après avoir jeté un coup d'œil sur la ville, fut de se répandre dans les restaurants (presque tous français) qui, au nombre d'une demi-douzaine, avaient mis en réquisition tous les œufs de l'endroit, pour la confection des omelettes de notre déjeuner qui nous couta une piastre par tête.

Les mexicains et les américains ne s'aiment pas ; le sang chaud des premiers ne s'accommode guère du grossier sans façon des froids yankees ; aussi n'est-il pas rare de voir surgir des querelles dans ces pied à terre de nombreux passagers californiens, la plupart américains. Nous avons été mis sur nos gardes, ce qui n'empêcha pas une altercation d'avoir lieu à propos d'achats de fruits, laquelle altercation se dénoua devant l'Alcade, ou magistrat du lieu, qui condamna quelques yankees à d'assez fortes amendes.

Pendant que quelques uns de nos compagnons payaient l'amende, qu'ils n'avaient probablement que trop bien méritée, je faisais moi, avec mon ami et quelques autres co-passagers, une petite excursion dans le voisinage de la ville. Nous pûmes jouir

pendant quelques heures de la plus délicieuse flânerie qui se puisse imaginer. Nous allions errant tranquillement au sein d'une atmosphère embaumée par les orangers et les citronniers, admirant la beauté du paysage, cueillant les fleurs de ces chauds climats, nous arrêtant à tout et, surtout, à voir de gros lézards se chauffer au soleil ou ramper à notre approche.

Nous parcourions les bords d'un petit ruisseau qui coule dans le voisinage des fossés de la citadelle, lorsque l'harmonie des guitares et la douce mélodie des romances espagnoles, chantées par des voix de femmes, attira nos pas ; en quelques minutes nous étions au milieu d'un groupe de mexicains et de mexicaines en partie de plaisir. Les hommes, nonchalemement couchés sur l'herbe, jouaient aux cartes et les femmes, réunies en groupe sur le bord du ruisseau, suivaient les péripéties du jeu en pinceant doucement leurs guitares et en fredonnant des chansons du pays. Comme on nous salua, en souriant avec politesse et bonté, nous parlant espagnol, et comme notre présence ne parut déranger personne, nous nous assimes pour jouir de ce doux concert et de cette scène charmante. Ce fut là que nous entendîmes raisonner le premier coup de canon qui nous donnait avis qu'il fallait songer à se rembarquer.

Nous reprîmes donc le chemin du port. Chemin